Document generated on 05/03/2024 4:25 p.m.

24 images

24 iMAGES

L'incompris

The Lost City of Z de James Gray

Bruno Dequen

Number 182, May–July 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85586ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dequen, B. (2017). Review of [L'incompris / *The Lost City of Z* de James Gray]. *24 images*, (182), 60–61.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

The Lost City of Z *de James Gray*

L'INCOMPRIS

par **Bruno Dequen**

James Gray serait-il le plus incompris des cinéastes américains actuels ? Totalement hors des modes de l'époque, qualifié de *classiciste* par ses admirateurs et ses détracteurs, ses films s'inscrivent volontairement dans la grande tradition du mélodrame américain. Certes, il n'est pas le seul à s'aventurer sur ce terrain. Toutefois, si les démarches de Paul Thomas Anderson et Todd Haynes, deux cinéastes qui manifestent un intérêt tout aussi marqué pour la forme mélodramatique, sont indéniablement contemporaines, celle de James Gray semble de prime abord hors du temps, voire passéiste, ce que certains ne manquent pas de lui reprocher. À certains égards, ces critiques ne sont d'ailleurs pas sans fondement. James Gray tourne en pellicule, adore les récits bien construits, les cadres savamment composés et a une prédilection pour une texture d'image rappelant les années 1970. Après tout, dans ***Two Lovers***, seuls les téléphones cellulaires nous rappellent que nous ne sommes pas en 1975 ! S'il ne cherche pas à bousculer la forme, il serait pourtant injuste de qualifier James Gray de simple imitateur nostalgique. Seul, envers et contre tous, il s'acharne plutôt à perfectionner minutieusement un certain type de cinéma classique afin d'emporter celui-ci vers des horizons insoupçonnés. En fait foi ***The Lost City of Z***, son dernier film adapté d'un ouvrage de David Grann. Une fresque historique d'aventures d'une folle ambition destinée à s'inscrire parmi les grandes œuvres du genre.

À travers un récit qui se déploie sur plus de vingt ans, ***The Lost City of Z*** retrace la vie Percy Fawcett, un explorateur anglais du début du siècle obsédé par l'idée de découvrir une cité ancestrale au cœur de la jungle amazonienne. Immédiatement comparable aux aventures sud-américaines de Werner Herzog, ***The Lost City of Z***, comme toujours chez Gray, s'ouvre sur une prise en compte de cet héritage. Ainsi, dès la première expédition, impossible de ne pas penser à ***Aguirre*** lorsque la petite embarcation sombre sous une pluie de flèches, ou à ***Fitzcarraldo*** lorsque Fawcett et son comparse Henry Costin (interprété avec une sobriété hypnotique par un Robert Pattinson qui semble se fondre dans le décor) tombent subitement sur un opéra en plein milieu de la jungle. Ici s'arrêtent toutefois les comparaisons. Là où Herzog n'a de cesse de mettre en valeur les difficultés de l'expédition – et du tournage –, Gray privilégie une ambiance vaporeuse où chaque parole semble chuchotée, ce qui transforme les expéditions en doux rêves dangereux et introspectifs. Privilégiant les plans moyens, le cinéaste et son directeur photo Darius Khondji, qui reprend du service après ***The Immigrant***, parviennent ainsi à limiter l'exotisme spectaculaire inhérent à leur décor pour se concentrer sur un personnage aux motivations complexes.

Car Fawcett est un explorateur malgré lui. Soldat de profession, il n'accepte une première mission de cartographe pour la Royal Geographical Society que pour laver l'honneur de sa famille, souillé par les déboires de son père. Malgré son assurance, ses talents de chasseur et ses exploits militaires, Fawcett est condamné à rester un citoyen de seconde classe. Comme l'affirme un membre insupportable de la haute société anglaise lors d'une réception dont Fawcett est pourtant le héros, « *He's been rather unfortunate in his choice of ancestors* ». S'il commence son expédition avec l'espoir de pouvoir enfin être accepté à sa juste valeur par la société, ce

qui lui permettra en outre d'assurer l'avenir de sa femme Nina et de ses enfants, il termine son voyage avec un tout autre objectif. Découvrant par hasard des poteries au beau milieu de la jungle, il devient obsédé par l'idée de trouver une cité disparue mentionnée par son guide indigène. Ce n'est pas tant par souci archéologique que Fawcett veut faire cette découverte, mais plutôt par volonté humaniste de révisionnisme historique. Selon lui, cette cité qu'il nomme Z serait la pierre manquante permettant de véritablement remettre en cause les théories historiques dominées par l'intelligentsia occidentale. La quête de rédemption sociale fait place à un désir de découverte teinté de revanche qui s'accompagne d'un irrépressible besoin d'évasion que Fawcett ne parvient pas à articuler. Et qui finira par consumer la famille qu'il voulait pourtant réhabiliter.

Si l'attraction mortifère d'un Occidental pour une nature sauvage qui fait figure d'espace mental est l'un des traits les plus répandus du genre, aucun film d'exploration ne ressemble à ***The Lost City of Z***. Obsédé comme toujours par la pression sociale que subissent ses personnages, James Gray consacre à peu près autant de temps aux périodes situées hors de la jungle. Ces scènes lui permettent de mettre en valeur le coût d'une telle obsession sur la famille de Fawcett, et en particulier sa femme Nina, âme sœur tout aussi passionnée que lui mais condamnée à le voir partir. On reconnaît là la préoccupation admirable d'un cinéaste qui a toujours su mettre en valeur le destin des femmes au sein de récits typiquement

masculins. Ces retours au bercail lui permettent également, à travers la représentation lucide d'une hiérarchie sociale déficiente et l'horreur d'une Première Guerre mondiale évoquée mémorablement en quelques plans, de dresser le portrait d'un monde clos qui court à sa perte. Fawcett ne le sait pas, mais c'est le monde lui-même qu'il cherche à fuir. À travers un sens du cadre inouï, Gray et Khondji brouillent d'ailleurs progressivement les différences entre la jungle amazonienne et la campagne anglaise. Et le film, d'une qualité quasi anthropologique jusque-là, se mue miraculeusement en odyssée intérieure.

Tout était mis en place dès les premiers plans, cependant. Immédiatement après avoir tué un cerf lors d'une chasse spectaculaire, Fawcett reste debout, seul, pensif, devant l'animal mort. Ce court plan large crépusculaire, interrompu par l'arrivée d'autres chasseurs, révélait d'emblée un certain mal-être chez un personnage qui, pourtant, semblait en pleine maîtrise de son univers. Là réside justement la qualité de la performance de Charlie Hunnam, mélange déstabilisant d'assurance corporelle et d'opacité, de conviction et d'abandon passif. L'acteur parvient à donner corps à un homme naturellement charismatique qui n'a pas conscience de sa propre nature. Car ***The Lost City of Z*** est une œuvre profondément mélancolique qui porte finalement sur un irrépressible désir d'*être au monde* qui ne peut s'accomplir que dans la disparition physique – pour Percy et son fils – ou mentale – pour Nina. Et le classicisme assumé de James Gray n'est en rien le signe d'une nostalgie mal placée, mais plutôt l'outil privilégié de représentation d'un malaise existentiel à nul autre pareil dans le cinéma américain contemporain.

États-Unis 2017. Ré. : James Gray. Scé. : James Gray, d'après l'œuvre de David Grann. Ph. : Darius Khondji. Mont. : John Axelrad, Lee Haugen. Mus. : Christopher Spelman. Int. : Charlie Hunnam, Sienna Miller, Tom Holland, Robert Pattinson. 141 minutes. Dist. : Entract Films.

Being There *(1979)*

de Hal Ashby

Même s'il a réalisé six films entre 1980 et sa mort prématurée en 1988, Hal Ashby signe son chant du cygne avec ***Being There***, sa fable douce-amère sur un jardinier simplet qui devient malgré lui une vedette politico-médiatique. Porté par un Peter Sellers impassible dans l'un des plus beaux contre-emplois de l'histoire du cinéma, ce film tout à fait hors-norme est pourtant parfaitement symptomatique du sens de l'humour et de la conscience sociale d'un cinéaste qui sera à jamais associé aux années 1970.

Depuis sa sortie, ***Being There*** a été interprété comme un film doucement crépusculaire qui annonce l'avènement d'une décennie dominée par le spectacle et les médias de masse. En s'attachant au destin rocambolesque de Chance le jardinier, homme-enfant inculte au charisme improbable, le film aurait pour certains préfiguré l'arrivée au pouvoir de Ronald Reagan, président aussi contesté qu'étrangement attachant. L'ambivalence de la figure Reagan expliquerait d'ailleurs le ton tout à fait unique de ***Being There*** qui réussit à ne jamais tomber dans le pessimisme absolu, malgré une très forte critique de l'environnement sociopolitique américain de l'époque, rongé par les inégalités raciales et le lobbying industriel. En dépit de (ou grâce à) son ignorance, Chance serait finalement un bienheureux inspirant, semble nous dire le dernier plan christique du film, qui réussit à être aussi troublant que doucement sarcastique.

Il y a quelques années encore, il était possible de voir ***Being There*** avec, à peu de chose près, le même regard que les critiques de l'époque. Depuis l'arrivée d'un certain clown sociopathe à la Maison-Blanche, regarder les douces aventures d'un homme stupide qui ne connaît du monde que les messages divulgués par la télévision et se retrouve aux portes du pouvoir absolu parce que ses paroles insignifiantes sont interprétées comme des

messages inspirants par une population désespérée et crédule, génère un malaise assez persistant. Sans le savoir, l'éditeur Criterion a choisi le meilleur moment pour rééditer ***Being There*** !

Sous influence Trump, l'humour du film se teinte d'une charge inédite. Parfois, il s'agit de scènes devenues tristement familières, comme celles où Chance pose à tous les Noirs qu'il rencontre la même question parce qu'il croit qu'ils se connaissent tous. Triste souvenir d'une conférence de presse présidentielle… Mais surtout, à l'innocence absolue de Chance s'ajoute une forte dose de sociopathie passive. Comment ne pas être profondément perturbé par l'indifférence absolue que le personnage éprouve envers ses semblables ? Chance n'éprouve tout simplement aucune émotion. Seule sa subsistance l'importe et il attend qu'elle lui soit procurée. En 1979, cela pouvait soutirer un léger sourire inquiet. En 2016, ce film fait froid dans le dos. – **Bruno Dequen**